

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles d'ici et d'ailleurs

Nicolas Tremblay



Numéro 68, hiver 2001

Jeunes nouvelliers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4010ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2001). Compte rendu de [Nouvelles d'ici et d'ailleurs]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (68), 93–97.

Nouvelles d'ici et d'ailleurs

Se raconter sans se duper

Guy Cloutier, *Des causes perdues*, Québec, L'instant même, 2000, 120 p., 24.95 \$.

Il a roulé sa bosse, Guy Cloutier, dirai-je d'entrée de jeu. Des pages, il en a noirci, dans ses livres, bien sûr, mais aussi dans *Le Soleil* et *Nuit blanche*. Son goût de la littérature, c'est du sérieux, pas du toc. Ça se sent. Cette chose qui est l'écriture, ce marécage qui vous aspire et vous suce bien bas vers le fond, Cloutier l'expérimente toutes tripes sorties. Et dans son recueil de nouvelles, *Des causes perdues*, il continue à suivre ce sentier tordu dont la fin se démultiplie sans cesse et dont l'origine n'a pour représentation que son mensonge ou sa falsification. Il a d'ailleurs donné à son plus récent projet des balises temporelles empruntées à la musique; c'est-à-dire qu'elles sont manifestement fabriquées et comme décantées de la «réalité» atone, rythmiquement insignifiante. La première nouvelle, «*Ingresso con scappatoia*», est une ouverture; la seconde, «*Lento rigolanto*», suit un lent mouvement et la troisième, «*Con un silenzio fiacco*», ferme la musique en aboutissant au silence. En plus, son livre est illustré par Julius Baltazar, et des calligraphies de Jean Cortot, qui reprennent ponctuellement des passages du texte, sont incluses dans l'ouvrage. Il y a, enfin, de tout ici, l'entreprise est totalisante. Valère Novarina (qui a d'ailleurs illustré un recueil de poèmes de Cloutier, *Beau lieu*), cité dans une épigraphe, explique que nous sommes des Pinocchio à l'envers: être homme est un point de départ, l'arrivée consiste à «redevenir masques», redevenir bois décoratif. Le «vrai» Cloutier reconstitue un «faux» Cloutier, le personnage central des trois nouvelles ou son pantin fétiche, en se basant sur la logique de ce mythe renversé tel un pouding. Le fil temporel si artificiellement posé encourage tous les leurres; Cloutier-Pinocchio, dès le départ, connaît sa vérité,

celle de son absence, mais il joue le jeu quand même et prend le risque de la fiction. C'est quelque chose que l'on aime répéter, après tout, comme un bon morceau de musique.

Bien sûr, je pourrais vous résumer les historiettes. Cela ne rendrait toutefois pas service au livre. Que vous sachiez que tantôt un prof blasé reprend avec l'une de ses conquêtes, musicienne, et qu'il la cocufie avec une étudiante, la fille d'un collègue, et qu'ailleurs un écrivain entame un monologue sur l'idée de l'afféterie littéraire, ne vous aidera en rien. C'est de la poudre aux yeux autofictionnelle, des simulacres de la vie de Cloutier. Puisque l'auteur s'amuse à se représenter en utilisant l'hyperbole : son « moi en mots » qu'il dit, une incontinence. Dès le départ, une instance supérieure (Dieu, Cloutier-écrivain ?) laisse entendre que tout cela, bien qu'aussi sérieux que possible, n'est qu'une supercherie de plus, une effusion, une invasion, le début de la fin : « Dès le moment où Noëlle a franchi la porte de l'appartement, je me suis retrouvé dans les premières heures de ma mort. » (p. 31) Pourtant, ces retrouvailles-là, qui équivalent à une mort, entre Cloutier et Noëlle, forment l'histoire de la première nouvelle, l'ouverture du microcosme d'une vie. Et c'est une belle anticipation de la part du narrateur que de mesurer le temps (« les premières heures ») en fonction d'un stade ultime dont il ne connaîtra jamais le moment exact puisque l'on meurt mort, si vous voyez ce que je veux dire (je sais bien que cette mort dont parle Cloutier est une métaphore, mais je me permets à bon droit cette lecture transgressive). Une autre épigraphe (elles sont toutes excellentement choisies, soit dit en passant) explique cette logique de l'ouverture ; elle cite Youri Miloslavski : « Je planais dans le vide incandescent de la peur, une peur sans fond, celle qui fait qu'on chie dans sa culotte. » Peut-il y avoir ouverture plus prenante qu'une peur vertigineuse dont le « sans fond », amovible, peut bien décrire la culotte où l'on chie ? Moi, je ne pense pas. Ouvrir sur une fin — celle de la défécation perdue en l'air, comme immobilisée dans l'infini, ce qui, autrement paraphrasé, se dirait faire dans le trou du trou —, c'est relancer la variation avant même de jouer la note d'introduction. Le silence qui achè-

vera le tout terminera sur un drôle de sentiment, quelque chose comme du vide, « comme s'il n'existait pas une vraie vie ailleurs où le monde est plus vaste que le Soleil » (p. 111). On décrit ce qui n'est pas, c'est-à-dire qu'on finit sa narration comme on la commence.

N. B. Je m'en voudrais de ne pas vous faire part d'un exercice spécial d'écriture de Cloutier qui consiste à plaquer des mots sous les notes des portées de quelques fugues de Bach. Voici un extrait de la *Fugue VII*: « ne me parlez pas des couteaux ouch! ouch! ouch! » (p. 100).

Nicolas Tremblay

Écrivaine professionnelle

Marie-Andrée Rousseau, *Cœur de verre, cœur de pierre. Nouvelles crève-cœur*, Montréal/Paris, L'Harmattan, coll. « Écritures », 2000, 174 p.

Cœur de verre, cœur de pierre serait le premier recueil de nouvelles publié par Marie-Andrée Rousseau. Une dame qui, d'après la photo de la quatrième de couverture, a un certain âge. Une dame qui, d'après une impression bien suggestive, se prête à l'écriture comme elle respire : le tout est soigné comme le foulard de soie jeté avec force calculs sur ses épaules et qui laisse poindre dans l'ouverture du col de son chandail un collier de perles ; comme ses cheveux bien peignés qui épousent la forme de son crâne et laissent transparaître, dans leur épaisse végétation, juste ce qu'il faut du lobe de son oreille gauche pour qu'un bijou puisse attraper un rayon de soleil. M^{me} Rousseau aime ce qu'elle fait, elle aime tout court, plus exactement. À la manière des gentes dames qui écrivent des courriers du cœur, elle a inséré un signet dans son livre qui nous indique comment on peut la joindre pour lui faire part de nos impressions, de nos émotions. Car M^{me} Rousseau a sa page web et une adresse électronique, qui se termine par ce fameux « ecrivain.com », expression manifeste

d'un sacre professionnel auto-attribué, d'un baptême sans prêtre. Autant dire qu'elle brandit, avec un air intéressé, sa carte professionnelle, s'interposant par le fait même entre son objet dont elle a bien du mal à se départir et son lecteur. En fait, M^{me} Rousseau est tout le temps là qui veille à ses narrations, compatissante comme une vieille dame sereine qui donne à ses petits enfants tout un choix de friandises. Tellement qu'elle exige de nous dans sa préface que nous frémissions d'empathie pour ses personnages que la vie n'épargne pas, que nous les comprenions sans les juger. Cela me fait penser à l'incontinence émotive de Marie Laberge qui ne peut s'empêcher de mentionner qu'elle entre en transe lorsqu'elle écrit, emportée par sa propre histoire. Les personnages sont si vrais qu'ils devancent la réalité et expriment une vérité qui dépasse tout, y compris l'auteur (réduit à l'état de scripteur qui contrôle à peine le flot textuel, que dis-je, son inspiration diarrhérique). Je crois que M^{me} Rousseau partage le même sentiment de complétude océanique que Marie Laberge à l'égard de ses créations. Ce quelque chose de viscéralement utérin, profond, inexprimable, qui laisse à l'âme un arrière-fond de blanc angélique. Pour s'accorder à ce type d'événement, il faut, bien sûr, avoir certaines dispositions (aimer Céline Dion en est une, dis-je hyperboliquement, ainsi que le symbole de la colombe). M^{me} Rousseau a une expression toute cuisinée pour décrire cela, qu'elle emprunte à Borges (comme si elle n'avait retenu du grand écrivain que ce syntagme merveilleusement devenu banal dans ses propos), notre « hospitalière imagination ». Mais quelqu'un (Dieu ?) a-t-il déjà promulgué que ce lieu de l'esprit, cette réunion de synapses qui, pour M^{me} Rousseau, s'apparente à un papier buvard glouton (un tampon hygiénique, tant qu'à faire), aveugle de ce qu'il absorbe, devait être à tout prix accueillant ?

À ce premier incitatif de conduite, il s'en ajoute un autre : il faut aimer Aragon. M^{me} Rousseau émaille son texte des vers du poète qu'elle idolâtre de toute évidence. « Vous trouvez que la poésie est loin de vous ? Détrompez-vous. *Elle est dans tous les êtres capables d'affections vives et profondes* [le passage en italique est de Madame de Staël]. Dans tous les êtres capables de com-

passion », dit M^{me} Rousseau à la fin de sa préface. Bon, par un tour de force, on réduit la poésie à celle d'Aragon puis, par un détournement logique, on t'oblige à l'aimer (mais à aimer aussi, et là c'est encore plus retors, M^{me} Rousseau qui obéit aux impératifs poétiques d'Aragon — Dieu, une coquille !). Sinon, t'es un salaud, émotionnellement froid comme un cadavre. Pourtant, diantre, c'est possible de détester ce poète-là. Auquel, dois-je avouer, je ne pige d'ailleurs rien, parce que trop complexe biographiquement parlant (il noircit à lui seul une page presque entière du dictionnaire). Ma culture crie ses manques quand je suis son parcours qui croise les surréalistes puis les communistes. Je ne puis m'empêcher malgré tout d'avoir l'impression d'un homme perdu dans ce que la littérature n'est pas, créant une versification classique qui sent la poussière. Impuissant à innover. Coincé dans l'histoire des autres. Et qui, une fois dépris de ce carcan, ne trouve plus comme motif d'écriture qu'Elsa, son amour ; de là, Aragon pue le lyrisme doucereux, une migraine en mots. Elsa partout, Elsa, Elsa... C'est une fixation, quoi ! Néanmoins, je puis m'imaginer, à l'aide de mon inhospitalière cervelle, ce qui dans cette pratique correspond aux exigences de M^{me} Rousseau, l'écrivaine professionnelle. Son recueil (dont je n'ai pas dit un seul mot, car les mises en garde servies en trop grande quantité me l'ont en quelque sorte si bien contaminé que je n'ai pu contenir ma vision beurrée en négatif par le conditionnement de son ouverture) a besoin de lecteurs clones de M^{me} Rousseau, qui aiment Aragon et qui ont de très bons sentiments. En tout cas, M^{me} Rousseau a la gentillesse de nous aviser dès le départ. Ça, c'est de la prévenance et de l'amabilité !

Nicolas Tremblay